

les bouilleurs de cru sans garantir les intérêts du fisc. Car on sera un peu plus tenté de frauder : en sera-t-on plus empêché ?

Nous ne voulons pas juger et condamner d'avance le travail d'une réunion d'hommes distingués qui se mettent bravement à l'œuvre, mais nous restons quelque peu sceptique au sujet de l'efficacité de ce grand effort. Quoi qu'on veuille faire, il y a beaucoup d'objections à réfuter, et beaucoup d'obstacles à surmonter. A la rigueur, on peut négliger les objections sans les avoir bien réfutées. Mais les obstacles sont bien redoutables pour une Chambre qui manque souvent de décision et pour un ministère qui n'a pas un excès de force à dépenser.

RAOUL FRARY.

Nous avons annoncé le départ du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts pour Digne, où il va inaugurer le nouveau lycée. A Veynes, M. Spuller s'est arrêté quelques instants. Il a été reçu par les députés, quelques membres du conseil général et le préfet des Hautes-Alpes.

Dans un discours assez embrouillé, le préfet a loué les bienfaits de la République ouverte. C'est sans doute à cause de ses opinions réactionnaires que M. Bévérini Vico a cru devoir parler de cette politique qui lui a ouvert les portes de l'administration républicaine.

En établissant un parallèle entre les actes et les paroles de ce préfet, dont nous avons eu à parler déjà, on est forcé de croire que la République est ouverte seulement aux réactionnaires. En effet, depuis deux mois, M. Bévérini, ancien secrétaire-général de M. de Trémontels, a révoqué plusieurs fonctionnaires coupables seulement d'avoir manifesté de leurs sentiments républicains.

Après cette harangue préfectorale, M. Spuller a poursuivi sa route vers Digne.

CHRONIQUE

TERRIBLE CHASSE

Le savant voyageur russe, Pierre Soukoff, explorant le fin fond de la Nubie, vient de périr avec deux de ses compagnons en chassant le rhinocéros. Le drame s'est passé dans un vallon sauvage qui avoisine Dongolath. Un énorme rhinocéros noir ayant été aperçu aux bords d'une rivière, Soukoff et ses amis se mirent hardiment à la poursuite du colosse. Peu après, il ne restait plus des trois chasseurs que trois cadavres écrasés, mutilés, éventrés, des lambeaux de chair.

On connaît l'humeur farouche et cruelle du rhinocéros, presque toujours en proie à de mystérieuses colères, à d'épouvantables emportements, à des furies soudaines que rien n'explique; s'attaquant aux arbres, aux buissons, au sol, aux rochers, à des touffes d'herbe, à l'ombre d'un tertre, aux colonnes de sable que soulève le vent; labourant la terre de sa corne irrésistible et faisant voler la poussière sous son pied de bronze; roulant sa masse impétueuse partout où sa stupide rage le pousse, où son aveuglement l'entraîne; passant comme une trombe à travers les lianes et les arbustes qu'il écrase; courant comme un possédé d'un horizon à l'autre, emporté par le vent du désert, sa tête apocalyptique remplie de mirages africains; agitant comme une vague sa croupe gigantesque qui défie les balles et les lances; dressant sa corne étrange et meurtrière comme une menace vers le ciel; puis, dans sa course extravagante, insensée, s'arrêtant tout court, frémissant et affolé, stupéfiant le regard par sa terrifiante attitude de monstre antédiluvien.

* *

Tous les animaux le redoutent et il n'en craint aucun. Quel choc, en effet, pourrait ébranler ce colosse? Quelle gueule saurait mordre à sa peau? Quelle griffe serait capable d'entamer son armure? Quel adversaire oserait braver son front, une enclume, et sa corne, un épéu?...

Le rhinocéros est le fléau des plantations et la terreur des animaux. La panthère le fuit, le léopard l'évite, l'hyène se dérobe, le buffle sauvage, qui n'est cependant pas un timide, se tient à l'écart, le tigre s'éloigne d'un pas souverain, et des voyageurs affirment que la vue seule d'un rhinocéros en furie fait reculer le lion.

Quant à l'éléphant, après une lutte souvent longue et toujours acharnée, le rhinocéros finit ordinairement par lui crever le ventre. Dans ce combat de géants, où l'on dirait deux citadelles aux prises, c'est la corne qui l'emporte sur la trompe.

L'homme! Voilà le seul ennemi que redoute le rhinocéros. Dès qu'il est blessé ou seulement poursuivi, sa fureur, que rien n'arrête, éclate. Il ne se défend plus, il atta-

que avec une violence aveugle, sans se soucier du nombre des chasseurs.

On traque le rhinocéros à cheval et combien de fois s'est-il fait un jeu de jeter en l'air du même coup de corne cheval et cavalier!

Dans l'inepte fureur qui l'égare, il lui arrive souvent de prendre pour adversaire un buisson, qu'il foule à ses pieds, un rocher qu'il attaque, un arbre qu'il transperce.

Il n'est pas rare que ce colosse affolé, s'élançant la tête baissée et la corne en avant, donne contre un arbre avec une telle violence qu'il se trouve prisonnier, sans pouvoir retirer sa corne, enfoncée dans le tronc comme une épée.

On se figure sa rage épouvantable et ses efforts terribles. Secoué comme par la tempête, l'arbre tient bon et le monstre est captif. Un jour, on le trouve cloué à son poteau, mourant de fatigue, de colère et de faim. Les chasseurs accourent, les carabines s'épaulent et les lances s'allongent. Le rhinocéros est mort. Mais c'est moins une victoire qu'un assassinat.

Un voyageur espagnol, Astariaga Bibondo, et ses compagnons rencontrèrent un jour, dans les jungles d'Asie, un tigre magnifique étendu mort, le ventre ouvert, les entrailles fumantes. Autour du cadavre énorme, des herbes foulées, couvertes de sang, un peu plus loin, un rhinocéros broutant en paix, tournant le dos à sa royale victime.

Au bruit discret que font les voyageurs, il dresse sa tête hideuse d'un air menaçant qui semble dire: « Voyez ce que j'ai fait du tigre, roi de l'Inde! »

Puis, il se précipite avec l'impétuosité d'une avalanche sur la troupe qui se cache, à plat ventre, dans les hautes herbes. Le monstre passe et disparaît, promenant ses colères extravagantes dans les jungles, à la poursuite insensée d'un ennemi imaginaire. Les voyageurs étaient sauvés.

* *

J'ai dit que les Nubiens chassaient le rhinocéros à cheval. Chasse émouvante et pittoresque, étrange et superbe tableau. Il est vraiment curieux de voir ces centaures de bronze, au corps vigoureux et nu, manœuvrer de longues lances avec une adresse prodigieuse. Torses d'ébène et têtes crépues, regards flamboyants, bras d'hercule. Un cercle immobile et noir. Soudain, le rhinocéros, au paroxysme de la fureur, s'élançe sur les chasseurs, brisant les arbrisseaux et faisant jaillir des étincelles sous son pied qui frappe les rocs. Tous les chasseurs disparaissent comme un seul cavalier, gagnent un abri sûr. Un seul Nubien reste là, faisant face au monstre qui, dédaignant les fuyards, tourne sa rage contre cet audacieux adversaire. Ce défi n'est qu'une feinte.

A son tour, le Nubien part comme un trait, arrive au pied d'un arbre choisi d'avance, quitte son cheval qui s'enfuit affolé, et grimpe lestement dans les branches. Le rhinocéros, qui l'a suivi, se jette avec rage sur l'arbre dans lequel sa corne terrible entre profondément. Et pendant qu'il fait de violents efforts pour se dégager, les chasseurs en embuscade accourent du fond de leur retraite, tombent sur le monstre captif et le tuent à coups de lance. Pas un mort, pas un blessé. Un seul cadavre : le rhinocéros!

Moins heureux ou moins adroits Soukoff et ses compagnons. Peut-être ont-ils omis de se ménager un refuge; peut-être leurs balles ont-elles glissé sur la peau du géant.

On n'attaque pas le rhinocéros, on s'en gare. On ne le défie pas, on l'attire. On n'en triomphe pas, on le surprend.

FULBERT-DUMONTEIL.

Un téléphone existe entre Bâle et Mulhouse. Au moment où se produisit l'incident de Luvigny, la ligne fut brusquement coupée. A Bâle une vive inquiétude s'empara des esprits. On crut qu'une guerre entre la France et l'Allemagne était imminente. Cependant l'incident s'étant terminé pacifiquement, on dut chercher ailleurs la cause de cette brusque détermination. Voici ce qu'on apprit :

Il paraît qu'à Bâle la population ne professe pas pour les Allemands une grande affection. C'est à qui, dans la jeunesse, inventera quelque nouveau tour à jouer aux « bons voisins » de la Forêt-Noire. Or, voici ce qu'avaient imaginé plusieurs jeunes Bâlois.

A tout bout de champ, ils demandaient par téléphone la communication avec le bureau du commissaire central de police de Mulhouse, mandaient le *kreisdirector* à l'appareil, puis, lorsque ce dernier avait répondu à l'appel, la conversation suivante s'engageait :

— Allô, allô!
— Allô, allô!
— C'est bien à M. le *kreisdirector* en personne que j'ai l'honneur de parler?
— Parfaitement!
— En ce cas, mon vieux : « Vive la France! »

On sait que c'est là un cri absolument